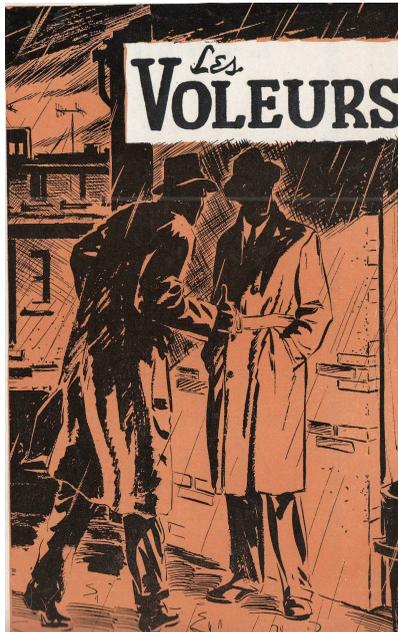


CLAUDE ROUX

Les voleurs



BeQ

Claude Roux

Diane la belle aventurière # 107

Les voleurs

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 520 : version 1.0

Les voleurs

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Il était une heure du matin et il pleuvait. Jean et René considéraient cette pluie comme un coup de veine. Les flics se gareraient quelque part et alors ils pourraient effectuer leur cambriolage en toute sécurité.

Encore la veille, ils avaient discuté le plan point par point. René, le plus vieux des deux frères, avait expliqué à l'autre :

– Y a pas de danger Jean, écoute-moi bien. La chose importante, c'est de débrancher le système d'alarme, pas vrai ?

– Naturellement.

– Quand je suis allé chez madame Trudeau qui loge au-dessus du deuxième pour réparer sa tuyauterie, j'ai vu Marceau sortir dans la cour, enlever la grille d'un soupirail et toucher à quelque chose. Il était sept heures et demie du

matin. Tu penses que je me compte chanceux d'avoir été appelé d'urgence par la vieille femme. Comme ça, j'ai pu voir Marceau, couper le courant avant d'entrer dans son magasin.

– T'es sûr que c'est ça qu'il a fait ?

– Que veux-tu que ce soit d'autre ? D'ailleurs, je suis allé voir derrière la grille, il y a une petite boîte noire avec un levier. Tu montes le levier, ça installe le système, tu le baisses ça le coupe.

– Bon. Alors comme ça, il n'y aura pas de danger ou presque pas, fit Jean rassuré.

– L'alarme coupée, le reste est un jeu d'enfant. On casse un carreau et on entre.

– Ça fait du bruit de la vitre.

– Pas si tu mets du papier collant dedans.

– Peut-être.

– À l'intérieur, on ramasse les cigarettes, les briquets, les plumes-fontaines, tout ce qui a de la valeur.

– J'aimerais mieux de l'argent.

– Tu sais bien que Marceau apporte la caisse

avec lui tous les soirs en fermant. Moi aussi, j'aimerais mieux de l'argent mais faut pas risquer. Marceau, quand il sort du restaurant, il a un revolver.

– Je sais bien. T'es sûr au moins que ton type va prendre la marchandise ?

– C'est entendu. Je l'ai vu encore cet après-midi.

– Comment penses-tu qu'on peut se faire ?

– Dans les six cents. Chacun trois cents. Mais si tu voulais, on mettrait l'argent sur un char. Ensuite, on pourrait penser à faire un travail plus sérieux. Avec un char, on est mieux organisé.

– Oui...

Mais quand même, Jean Gladu était toujours inquiet. Il n'avait jamais commis de vol. Il avait écouté cependant son Itère plus vieux lui raconter les quelques cambriolages qu'il avait effectués sans jamais se faire prendre. Il l'admirait quelque peu, René. C'était comme un maître, un chef.

– Alors t'as d'autres sujets d'inquiétude ?

– Non, non. Tout me semble correct.

La pluie tombait toujours et les deux jeunes gens, abrités dans l'entrée d'une cour, surveillaient la devanture éteinte du restaurant.

Dans l'ensemble du plan, il n'y avait qu'un point dangereux. Neuf fois sur dix, l'agent de police qui faisait sa ronde, passait une bonne partie de la nuit à se réchauffer au garage Moisan, à deux cents pieds de là. Si quelque chose clochait, si on s'apercevait de ce qui se passe, il pourrait être là en moins de cinq minutes.

– Viens, Jean, on y va.

Ils traversèrent la rue en courant, longèrent le magasin, pénétrèrent dans un passage entre deux maisons et furent bientôt dans une cour et derrière le restaurant.

Jusque-là, tout avait bien été. À présent, le système.

René arracha la grille, baissa le levier.

– Tu vois comme c'est simple ?

– Donne-moi le papier collant.

En moins d'une minute, la vitre du carreau fut zébrée de lignes brunes.

– Cogne dedans.

Le bruit fut à peine perceptible par les deux voleurs, encore moins par une personne qui était dans une maison.

Dans le restaurant, René rit en découvrant ses dents jaunes.

– Tu vois, un jeu d’enfant. On sortira comme on est entré.

– T’es un as, René.

– À présent, au travail. Occupe-toi des cigarettes, je m’occupe du reste.

Se munissant de sacs, ils se mirent à rafler tout ce qui avait de la valeur dans les rayons et qui se transportaient aisément.

Lorsqu’un bruit d’enfer se déclencha.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? hurla Jean en pâlisant.

– Maudit torrieu ! Le système !

– Mais tu l’as coupé !

– Il devait y avoir un petit système à l’intérieur. Une sonnerie de secours.

– Tu as tombé dans une trappe.

– Il faut sortir d’ici et vite.

Ils se ruèrent vers la fenêtre. Dans la cour, René trébucha et s’affala dans la neige rendue en boue par la pluie qui tombait toujours.

Mais Jean qui avait continué sa course vers la sortie de la cour, revenait auprès de son frère.

– Pas moyen de sortir. L’agent s’amène avec deux gars du garage.

– Maudit bâtard ! Qu’est-ce qu’on va faire ?

– Je sais pas, René, mais il faut faire vite.

– La vieille ! La vieille Trudeau. On monte chez elle.

– T’es pas fou !

– Vite, avant que tout le monde sorte sur les galeries.

Ils grimpèrent le plus rapidement possible en essayant d’étouffer le bruit de leurs semelles, jusqu’au logis de la vieille femme qui habitait seule au-dessus du restaurant.

– Elle doit dormir comme une bûche. Casse

une vitre.

– Faut pas casser de vitre. L’agent devinera tout.

– Si tu penses qu’il va venir vérifier jusque là. Il pensera tout bonnement qu’on a réussi à fuir.

Mais comme Jean, tremblant de peur, n’arrivait pas à se décider, ce fut René qui donna un coup de poing dans un carreau. La vitre vola en éclats.

– Grouille ? Entre à présent !

Ils tombèrent dans la cuisine et Jean s’accrocha dans une chaise.

– T’aurais pas pu faire un peu attention !

– Elle est réveillée !

En effet, du bruit provenait de la chambre de la vieille. Quelqu’un se levait.

Par la fenêtre brisée, entrait un vent froid et aussi un bruit de voix.

– Ils sont partis, dit quelqu’un.

– Pourtant j’ai pas vu personne sortir de la cour.

– Ils ont dû courir plus fort que nous voilà tout.

Puis les voix se turent.

– Ouf ! Ils s’en vont, murmura René. On est O.K. Mais la vieille se mettait sur ses jambes, allumait dans sa chambre.

– Faut pas qu’elle me voie, grinça René, elle va me reconnaître.

Brusquement, un flot de lumière envahit la cuisine. René Gladu vit la vieille femme qui, elle aussi, le voyait et qui se tenait, hagarde, dans sa porte de chambre.

– René, René Gladu, qu’est-ce que tu fais là ?

– Je... Écoutez...

– La sonnerie. Tu viens de voler en bas... Au secours ! Au secours !

– Ta gueule, cria René en se précipitant sur la vieille femme, tu vas réveiller tout le quartier.

Mais la pauvre madame Trudeau criait de plus belle. Il y eut un bruit mat, la chute d’un corps, puis plus rien.

– Qu'est-ce que tu as fait ? balbutia Jean, fou de peur.

– Il fallait bien que je la fasse se fermer.

La vieille femme ne bougeait plus. Un filet de sang coulait de sa tempe.

– Je lui ai rien que donné un coup de poing.

– Elle a dû se cogner sur quelque chose.

– Elle est...

– Oui, morte, dit Jean en se levant. Mon Dieu ! René ! C'est un meurtre !

René Gladu s'était laissé tomber sur un fauteuil. Même la mort de la vieille femme ne le décontenançait pas, ne l'empêchait pas de penser. Il murmura après un moment :

Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de sortir d'ici puis ensuite de sortir de la province.

– Mais avec quoi ? Tu as de l'argent.

– La vieille en a peut-être.

– Tu n'as pas l'intention de t'éterniser ici en fouillant ! s'écria Jean,

– Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'autre ?
Si elle a de l'argent, c'est probablement dans sa chambre.

Ils fouillèrent avec frénésie.

Au bout d'une heure, René Gladu mettait la main sur douze dollars.

– Tu te rends compte ! grinça-t-il, douze dollars !

– On est pris.

II

– Alors, de retour pour de bon, Diane ?

– Après l'accident de Rocky, pourquoi serais-je restée en France ?

Ben Laurie toussota légèrement parce qu'il était ému. Ce que sa nièce venait de lui raconter était une histoire pitoyable. Rocky, le jeune boxeur qui promettait tant, s'était fracturé la main droite dans un combat contre le champion de France et il était définitif qu'il ne pourrait jamais plus monter dans le ring.

Diane qui l'avait accompagné en Europe, puisqu'elle était en partie sa gérante, le ramenait à Montréal, la mort dans l'âme.

– Qu'est-ce qu'il va faire à présent ?

– Je ne sais pas... Naturellement, je lui abandonne la quasi-totalité des recettes de France. Avec ça, il pourra s'ouvrir un petit

commerce. S'il veut, il peut facilement remonter la côte. Mais il est bien abattu.

– Et toi ?

– Quoi, moi ?

– Oui, qu'est-ce que tu vas faire ?

– D'abord me reposer, ensuite, je ne sais pas... Dites, mon oncle, vous avez des nouvelles de Michel ?

– Un peu, oui...

– Il est toujours fiancé à sa secrétaire ?

– Je le crois.

Michel Dupuis, journaliste au journal La Trompette, avait délaissé Diane pour une gentille blonde prénommée Louise.

– Il faudra que je le voie, dit Diane. Je crois que je vais passer au journal cet après-midi.

Vers trois heures, elle faisait irruption dans la salle de rédaction du journal La Trompette, vivement saluée par le personnel qu'elle connaissait bien.

Michel la reçut les bras ouverts.

– Ça n’a pas marché en Europe alors avec Rocky ?

– Eh ! non, fit Diane.

– Nous avons reçu la nouvelle hier. Malheureux, n’est-ce pas ? Un gars qui promettait tant.

– C’est très malheureux, fit Diane encore toute remuée par la tragédie.

– Qu’est-ce que tu fais cet après-midi ?

– Rien de particulier. Pourquoi ?

– Je viens de recevoir un coup de fil de mon reporter à la sûreté. On vient de découvrir le cadavre d’une vieille femme dans son logement sur la rue Logan. Il se pourrait que ce soit un meurtre. J’allais justement jeter un coup d’œil. Tu ne viendrais pas ?

– Garanti.

Rendue au logement de la vieille Trudeau, Diane eut la joie de revoir une ancienne connaissance, le lieutenant Yvan Pascal.

– Yvan ! s’écria-t-elle, quelle belle surprise !

- Diane ! Il y a longtemps que tu es de retour ?
- Je suis descendue d’avion, hier soir.
- Et te voilà de nouveau mêlée à une affaire ?
- À titre de spectateur uniquement, j’accompagne Michel.
- De quoi il retourne, lieutenant ? demanda, le journaliste.
- Un meurtre qui remonte à trois jours. La vieille femme a été frappée à la tête, probablement d’un coup de poing et elle se serait tuée en tombant.
- C’est ce que le docteur dit ?
- Oui..
- Le motif ?
- Apparemment le vol. Tout a été mis sans dessus-dessous dans sa chambre, je ne sais pas si la vieille gardait de l’argent dans la maison, je n’ai pas encore procédé à l’enquête.
- Trois jours... ça me fait penser, dit Michel, n’y a-t-il pas eu une tentative de vol dans les parages, il y a trois jours ?

– Justement. Apparemment le cambriolage et le meurtre auraient été commis le même soir.

– Par le même type ?

– Le restaurant est juste au-dessous.

– Alors ça s’explique.

– Oui. Dérangé durant le cambriolage, le voleur a voulu fuir. Cerné dans la cour, il est monté au second étage. La vieille s’est réveillée et il a dû la tuer.

– Comment le vol s’est-il commis ? demanda Diane.

– Justement, j’ai passé un coup de fil à la sûreté, il y a une dizaine de minutes et je suis au courant. Le voleur avait préparé le coup de longue date et il connaissait le terrain. Il a débranché le système d’alarme avant de pénétrer dans l’établissement. Il n’a pas tâtonné et il savait où la boîte de contact se trouvait, derrière une grille de cave.

– Il faut que ce soit quelqu’un des environs alors.

Pascal opina dans le même sens :

– Un voyou du quartier. Il a été chanceux en diable ! Pas de témoins, pas d’empreintes. On peut mettre des mois avant d’avoir une piste sérieuse et d’ici là, il peut être loin.

– C’est un mauvais quartier, déclara Michel. Il doit y avoir un tas de jeunes avec des dossiers.

– Je le sais, soupira Pascal.

– Il faudra savoir s’il manque quelqu’un depuis trois jours, déclara Diane. Il a peut-être été pris de panique après le meurtre. Je suppose que c’est un adolescent. Il commence par vouloir voler et finit par tuer. Cela a pu le terroriser. Il a peut-être quitté le quartier.

– Ce sera toute une enquête.

– Et puis, ils étaient peut-être deux.

– Possible.

Et après un moment, Pascal déclara :

– Moi, il faut que je retourne à la sûreté.

Diane et Michel quittèrent également la maison de la morte.

Dans la rue, l’aventurière déclara :

– C’est un crime dégoûtant. Une pauvre vieille, tuée ainsi, sans raison. Mais nous avons déjà une piste...

Le journaliste sursauta :

– Une piste !

– Mais bien sûr ! Écoute... tu en connais des voleurs qui, pour fuir, pour s’échapper, pénètrent dans la maison d’un parfait inconnu ? La chose arrive, quelques fois, mais je parierais que c’est extrêmement rare. Il fallait que le voleur connaisse cette vieille Trudeau : il fallait qu’il sache qu’elle était à peu près sourde, je suppose, et qu’il ne risquait pas de l’éveiller. Car sans cela, il aurait préféré fuir et courir sa chance.

– Peut-être...

– Pascal dit que le voleur est allé directement à la grille où le levier de commande de l’alarme était dissimulé. Pourtant Marceau n’a pas dû crier ça sur les toits.

– Alors ?

– Alors non seulement le voleur connaît les environs, le restaurateur mais aussi il connaît bien

la vieille. Pourquoi la tuer ? Parce qu'elle l'a reconnu.

– Mais apparemment, il n'a pas voulu la tuer. Elle est tombée et s'est cognée la tête sur quelque chose.

– Pourquoi la frapper ? C'était si simple de sortir de la maison.

– On guettait peut-être dans la cour ?

– Je ne crois pas. Alors, on serait monté chez la vieille femme. Le corps a été découvert seulement trois jours après la mort. Non. Si l'assassin a frappé madame Trudeau c'est parce qu'elle le connaissait et qu'il voulait la tuer. Le hasard lui a permis de réussir du premier coup. Mais il l'aurait probablement achevée après.

– Possible...

– Michel, tu vas aller au restaurant que tu vois là-bas et demander s'il n'y aurait pas un jeune homme, ou deux, des habitués de la place, et qu'on aurait pas vus depuis quelques jours.

– Tandis que toi ?

– Moi, je vais voir le propriétaire du magasin,

monsieur Marceau. Il doit être dans son restaurant.

– Entendu.

Michel pivota sur ses talons et Diane pénétra dans le restaurant qui avait failli être la victime d'un cambriolage.

Marceau était derrière son comptoir. Diane se présenta comme une journaliste du journal La Trompette et lui posa aussitôt quelques questions. Au sujet du système d'alarme, il répondit :

– Il faut que ce soit quelqu'un qui me guette depuis longtemps et qui se lève de bonne heure pour avoir appris où était le levier de contrôle.

– Ah ?

– J'arrive au restaurant à sept heures et demie. Avant d'ouvrir la porte, je vais débrancher le système en passant par la cour. Je jette toujours un coup d'œil dans la rue pour voir s'il n'y aurait un client qui me verrait, vous comprenez, je ne veux pas que l'on devine où est la clef du système.

– Vous en avez déjà parlé à quelqu'un ?

– Jamais. Qu'est-ce que ça servirait que d'être outillé contre les voleurs si en même temps on leur dit comment s'y prendre.

– Justement. Vous êtes sûr de n'avoir jamais parlé ?...

– Absolument.

– Un de vos employés alors ?

– Je n'en ai pas. Ce n'est pas ma femme non plus, qui est allé raconter la chose.

– Pourtant le voleur le savait.

– C'est bien ce que je n'arrive pas à comprendre.

– Bon... Alors si vous pensez à quelque chose, vous pourrez téléphoner au journal, n'est-ce pas ?

– Mais bien sûr.

Diane quitta le restaurant et rencontra Michel qui sortait justement du snack-bar.

– Alors ? lui demanda-t-elle.

– Il y a bien deux frères, René et Jean Gladu, qui n'ont pas été vus dans le quartier depuis quelques jours.

- Ils connaissaient la vieille Trudeau ?
- Comme tout le monde.
- Où est-ce qu'ils demeurent ?
- Juste en face : 1624.

III

– Qu'est-ce qu'on fait à présent ? demanda Jean Gladu à son frère. Il nous reste plus un sou de l'argent de la vieille Trudeau.

René asséna un coup de poing sur la table :

– Toi avec tes enfant-de-chienne de peur ! Pourquoi que tu voulais pas retourner tranquillement à la maison ?

– Je pouvais pas, je pouvais pas ! S'il aurait fallu que la police vienne chez nous, je pense que j'aurais tombé en morceaux.

– Je te dis, toi, en fait de bravoure !

– Qu'est-ce que tu veux ? larmoya Jean Gladu, on peut pas tous être comme toi.

– Ferme-la ! Laisse-moi penser.

Ils avaient donc quitté la maison du meurtre avec l'argent de la vieille. René Gladu, qui avait rêvé de mettre la main sur six cents dollars,

n'avait en poche que dix piastres lorsqu'il frappa à la maison de chambres de la rue Saint-Laurent. Et après trois jours, il ne lui restait plus rien.

– Que faire ?

Retourner chez lui ? Impossible.

Il ne croyait pas pouvoir cacher la vérité encore bien longtemps.

La police allait bientôt découvrir que c'était lui et son frère qui avaient tué la vieille femme.

Alors, il fallait fuir, fuir, fuir !

Il regarda son frère et haussa les épaules.

– T'es pas d'autre chose qu'une poule mouillée !

– Je pense que tu aurais été mieux de faire le coup tout seul.

– Tu me le dis !... Mais c'est pas le temps de brailler, pas vrai ? Il faut qu'on se débine et pour cela il nous faut de l'argent. Pour trouver de l'argent, rapidement, il n'y a qu'un moyen, en voler,

– T'as pas l'idée... bégaila son frère, hors de

lui-même...

– Pourquoi pas ? On a un meurtre sur le dos. Qu'est-ce que tu penses qu'un petit vol de plus peut changer ? Et puis, cette fois-ci, on réussira peut-être. Si on a de l'argent, on a une chance de s'en sauver. Sans argent, on va se balancer au bout d'une corde, tous les deux, d'ici trois mois.

– Mais j'ai pas tué, moi ?

– Tu penses qu'ils regardent ça comme ça, la police ? On est tous les deux dans le sac, tous les deux, tu comprends ?

Jean Gladu se mit à pleurer et son frère lui allongea une taloche.

– Ah non ! Ferme-la puis arrête-moi ça. Écoute, je sais où on peut se procurer un tas d'argent.

– Où ?

– Ne m'as-tu pas dit que c'était Gisèle qui allait tous les jours faire le dépôt à la banque pour son boss ?

Jean Gladu bondit sur ses jambes. Cette fois, son frère dépassait les bornes. Ne venait-il pas de

dire qu'il voulait attaquer son amie, Gisèle Séguin, en pleine rue ?

– Qu'est-ce qu'on risque ? Elle me connaît pas ! Tu n'auras qu'à te cacher et à me faire signe quand tu la verras s'approcher de la banque.

– Non, non !

– Ça paye d'avoir tes relations, tu vois ! Si cette petite Gisèle ne t'était pas tombée dans l'œil peut-être qu'on arriverait pas à sortir du trou, aujourd'hui. Combien qu'elle va déposer d'habitude ?

– Il faut pas que tu fasses ça, René, c'est impossible !

– Combien ?

– Une couple de mille !

René Gladu se mit aussitôt à rêver.

– Deux mille piastres. On passe aux États-Unis. On va se griller le reste de l'hiver en Floride. On fait un autre coup là-bas puis après ça on s'installe au Mexique. La vraie vie, quoi !

– Non, j'aime mieux me donner.

René allongea un coup de pied à son frère.

– Tu veux être pendu ?

Jean eut un gémissement,

– Écoute, il est une heure. À quelle heure qu'elle va à la banque ?

– Juste avant la fermeture, trois heures moins quart peut-être..

– On a juste le temps de nous rendre.

Gisèle Séguin travaillait pour un grossiste en fruits qui avait son bureau sur la rue Notre-Dame aux environs de la rue Guy.

La banque où elle allait déposer était la Canadienne Nationale, angle Trudel.

Les deux frères Gladu furent à leur poste vers deux heures trente.

– Pourvu qu'elle y soit pas allée avant le temps, marmotta René.

– Tu me la montreras du doigt, n'est-ce pas ? Moi, je m'occuperai du reste.

– Oui, oui.

Des minutes s'écoulèrent qui parurent une éternité aux deux jeunes gens.

– Tiens c'est elle, dit Jean en désignant une jeune fille qui s'approchait de la banque.

– Alors regarde-moi faire. Espérons qu'elle ne tient pas la sacoche trop serrée.

René Gladu se mit à marcher dans la direction de la jeune fille.

Il allait bondir sur elle lorsqu'il s'aperçut avec stupeur qu'elle dépassait la banque sans s'arrêter.

– L'écœurant ! Son frère venait de le rouler.

Il le voyait détalier de toute la vitesse de ses jambes à cent pieds devant lui.

– Il faut que je le rattrape, se dit-il. Il s'en va directement se jeter dans les bras d'un agent de police.

René Gladu savait bien que son frère ne pourrait vivre longtemps avec un meurtre sur la conscience et que tôt ou tard il irait tout raconter aux autorités.

Heureusement, il courait plus fort que Jean.

Donc, il ne s'agissait pour lui que de maintenir un pas de course plus rapide à celui de son frère pour l'avoir à portée de la main dans les dix minutes qui venaient.

Jean prenait la tangeante, obliquait vers une ruelle.

René sentit son cuir chevelu se rétrécir lorsque ses doigts se refermèrent sur l'épaule de son frère. Il tira vers lui de toutes ses forces. Jean trébucha. Il était à genoux lorsque après avoir soigneusement visé, René lui allongea un coup de semelles entre les jambes.

– Comme ça, tu pourras réfléchir encore un petit moment.

Grimaçant de douleur, Jean Gladu bégaiilla :

– Je voulais pas, je voulais pas que tu lui touches !

– Tu penses que je l'aurais tuée en pleine rue, maudit imbécile que tu es ! Tu sais quelle heure qu'il est à présent ? Trois heures dix. Adieu les deux mille dollars. Qu'est-ce qu'on fait à présent ? Je te le demande !

– Excuse-moi, René... Je...

René lui ferma la bouche d'un coup de poing.

– Dépêche, on n'est pas pour rester dans la ruelle toute la journée. Toi puis tes maudites peurs. Tu vois ce que tu nous as fait manquer ? Je te le jure, Jean : si on nous prend, je vais te tordre le cou avant que l'on nous pende !

Jean Gladu devait s'appuyer au mur pour marcher.

– De l'argent, de l'argent ! Pas moyen de fuir sans argent ! Il ne nous reste plus qu'un hold-up à faire. Il s'en fait peut-être cent par jour dans la ville. Un bon petit hold-up qui nous donnerait une centaine de dollars, rien, que ça, ça serait suffisant. On pourrait passer le lignes. Une fois aux États-Unis, je trouverais toujours le moyen de me débrouiller. Quant à toi, je te laisserais tomber à la première occasion.

– René !

– J'en ai plein le dos de toi ! Alors choisis : la corde ou le petit restaurant d'en face.

Livide, Jean Gladu baissa la tête.

- Surveille le dehors, moi j’entre.
- O.K.
- Flanche pas pour l’amour ! T’es pâle comme un mort.
- Non, aie pas peur cette fois-ci, René.
- Si tu as le goût de te sauver, oublie pas que la corde l’attend.
- Non, je ne me sauverai pas.
- Et puis, vrai, comme tu es là, je te le jure : si tu me fausses compagnie, j’étranglerai ta Gisèle avant d’être pris.
- T’inquiète pas.

Le restaurant était un débit de tabac tenu par une vieille femme. Jean s’accouda à la devanture tandis que son frère pénétra à l’intérieur. Il y avait deux clients et René feuilleta des magazines en attendant leur départ.

– On peut faire quelque chose pour vous, monsieur ?

Le magasin était vide.

– Vide la caisse ! Plus vite que ça ! C’est pas

un tire-bouchon que j'ai dans mes poches.

La femme en tremblant s'approcha du tiroir-caisse. Elle savait bien qu'il y avait un revolver sur la pile des vingt dollars. Elle pensa à s'en servir.

– Grouille pas, je vais y aller moi-même.

Gladu pénétra derrière le comptoir juste au moment où un client faisait irruption dans le magasin.

Son frère n'était pas entré pour le prévenir. Il le vit derrière le client.

– Saute dessus ! lui cria-t-il.

Jean referma ses mains sur la gorge de l'homme qui était sensiblement plus grand que lui et de beaucoup moins lourd.

La femme avait plongé la main dans le tiroir-caisse et s'était emparé du revolver.

D'un coup de poing, René l'allongea par terre. En une seconde, il eut raflé l'argent.

À présent, l'autre.

Le client venait d'asséner un coup de poing à

Jean qui allait s'affaler par terre à son tour.

Il se retournait vers René mais s'immobilisait en apercevant le revolver.

– Alors on joue aux cow-boys !

– Tirez pas ! Je savais pas, moi ! Il m'a attaqué par derrière.

Un coup de crosse à la tempe et l'homme roula au plancher.

– Lève-toi vite !

Jean se mettait sur ses jambes.

– On file à présent.

Et ils sortaient du magasin le plus rapidement possible.

IV

Madame Jean-Paul Gladu était une petite femme, très maigre, très osseuse, qui portait ses yeux immobiles, bien épinglés au fond de leurs orbites.

– Je ne sais pas où ils sont, mes garçons. Pourquoi voulez-vous savoir ?

Diane lui sourit pour la mettre en confiance. « Nous voulons tout simplement leur parler. Il y a longtemps qu'ils sont partis ? »

– Partis ? qui vous a dit qu'ils étaient partis ?

– Ça fait trois jours qu'ils ne sont plus dans le quartier.

– Mais qui vous a dit ça ?

– Je le sais. Peu importe.

– Ils sont partis travailler en dehors. À Noranda.

– Pour qui ?

– Je sais pas. Ils l’ont pas dit.

– Le plus vieux se nomme René, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Qu’est-ce qu’il fait ?

– Il est plombier.

– Plombier ? Mais alors qu’est-ce qu’il est parti faire à Noranda ? Les plombiers font beaucoup d’argent à Montréal.

Indignée, furieuse, madame Gladu se dressa sur son séant :

– Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Qu’est-ce que vous leur voulez à mes garçons ?

– Il se peut que ce soient eux qui aient tué la vieille Trudeau, déclara flegmatiquement Michel Dupuis.

Madame Gladu se laissait retomber dans son fauteuil.

– Non, non, c’est impossible, pas mon Jean !

- Eh ! René ?
- Jean ne ferait pas de mal à une mouche.
- Vous le savez, n'est-ce pas, que ce sont eux ! C'est René qui a entraîné son plus jeune frère ?
- Vous êtes journalistes, vous dites ?
- Oui, madame.
- Et si je vous parle, si je vous dis toute la vérité, jurez-vous que vous allez m'aider ?
- Oui, madame ?
- À sauver Jean ?
- Vous ne croyez pas qu'il soit responsable autant que son frère, le plus vieux.
- Non. C'est René qui a dû tout manigancer.
- Mais pourquoi êtes-vous si sûre que ce sont vos garçons qui ont fait le coup ?
- Une semaine avant le vol, madame Trudeau a téléphoné ici à sept heures du matin pour dire qu'un tuyau avait éclaté dans la cuisine, que l'eau coulait partout. Elle voulait que René aille arranger ça. Il y est allé. En revenant, il m'a

raconté qu'il avait vu monsieur Marceau dans la cour, à genoux dans la neige, fouillant dans un soupirail de la cave.

– La boîte du système d'alarme, murmura Diane.

– Alors, comme je suis la mère de René et que je ne suis pas folle, il a pas fallu qu'on m'en dise long pour que je devine le reste.

– Ils sont partis depuis quand, vos garçons ?

– Depuis le soir du vol. Ils ont quitté la maison à dix heures et ils n'ont pas rentré.

– Ils avaient de l'argent ?

– Je crois pas. René boit comme un trou et n'a jamais une cent noire sur lui. Jean gagne peu et me donne à peu près tout.

– Savez-vous si madame Trudeau gardait de l'argent chez elle ?

– La vieille Trudeau ! Elle vivait avec un chèque de la ville. Elle était pauvre comme Job.

– Alors, ils n'ont pu aller loin.

– C'est René qui a tué, n'est-ce pas ? C'est pas

Jean !

– Nous défendrons votre fils.

– Je sais que d’habitude, ils les pendent tous les deux même s’il n’y en a qu’un qui a tué.

– Nous ferons des pieds et des mains pour qu’il soit sauvé. Dites-moi, René a-t-il des amis chez lesquels il pourrait se réfugier.

– Un tas. Tous des bums comme lui. Mais je ne les connais pas.

– Et Jean ?

– Non, Jean n’a pas d’ami. C’était un garçon plutôt tranquille. Il a une petite blonde, une fille pas de notre milieu, mais qui l’aime bien quand même. Il voulait se marier mais il avait pas assez d’argent.

– C’est peut-être ça qui l’a poussé au vol.

– Pas rien que ça ! Pas rien que ça !

– Que voulez-vous dire, madame ?

– Jean trouve que son grand frère, c’est le bon Dieu en personne. Allez pas essayer de savoir pourquoi ? Il lui lécherait le dessous des pieds.

Depuis qu'il est petit qu'il est comme ça.

– Comment s'appelle la petite amie de Jean ?

– Gisèle Séguin.

– Vous savez où elle demeure ?

– Quelque part dans le nord de la ville. Son père se nomme Charles. C'est promis que vous allez faire votre possible pour aider Jean, n'est-ce pas ?

– À une condition.

– Laquelle ?

– Que vous nous permettiez de publier la photo de vos fils.

– Seigneur !

– Puisqu'ils ont commis le vol. Le déshonneur sera le même après leur arrestation qu'avant. Et ainsi, vous nous donnez une chance de sauver Jean.

– Faites ce que vous voudrez.

– Merci, madame. Vous avez des photos ?

– Une seconde, je reviens.

Diane et Michel quittèrent la pauvre femme qui s'était mise à pleurer.

De retour au journal, l'aventurière expliqua au journaliste :

– Tu vas faire paraître les photos dans le journal, avec un message de la mère s'adressant au plus jeune. Quelque chose comme : « Reviens Jean. Nous allons t'aider. » Tu saisis ?

– Et comment ! Diane, tu es merveilleuse !

Diane regarda Michel et eut envie de lui jeter à la face :

– Ce n'est pas ta petite oie blanche de secrétaire qui t'aiderait comme je t'aide.

Michel ne répondit pas. Elle continua :

– Avec la photo dans le journal de demain, René Gladu ne pourra pas quitter la ville. À moins, qu'il soit déjà sorti mais je ne le crois pas. Alors tu t'en occupes ?

– Tout de suite. Toi ?

– Moi, je vais voir Gisèle Séguin. Qui sait, Jean lui a peut-être téléphoné. N'oublie pas que

René et lui ne doivent pas avoir un sou en poche.

– Je te rencontre où ?

– Viens me rejoindre chez moi, aussitôt que tu auras terminé ici.

Diane sortit de l'immeuble, héla un taxi et se fit conduire chez la jeune fille dont elle avait relevé l'adresse dans un annuaire.

*

Gisèle Séguin était une jolie blonde de vingt ans, bien proportionnée avec des yeux comme des mûres. Diane lui exposa brutalement la situation.

– Je suis désolée de vous faire du mal, mademoiselle, lui dit-elle, mais je veux vous mettre en garde, n'est-ce pas ? Si Jean téléphonait, il ne faudrait pas y aller car il n'est pas seul.

– Je comprends, balbutia la pauvre fille.

– Permettez-vous que je reste une partie de la

journée avec vous ?

– Au cas où il téléphonerait ?

– Oui.

– Je suis en état de répondre moi-même.

– C’est que...

– Je veux être laissée seule...

– Bon, alors ce sera comme vous voudrez.

– Maintenant je ne crois pas que nous ayons autre chose à nous dire.

– Non.

– Bonsoir, mademoiselle.

– Bonsoir.

Diane, dans la rue, se dirigea vers un téléphone public et composa le numéro du journal La Trompette.

– Michel. Écoute. Envoie un reporter guetter la maison de Gisèle Séguin. Je crois que si Jean téléphone, elle va voler à son secours. Il faut que la maison soit surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tu saisis ?

- Eh ! oui.
- Le journal ?
- Il sera dans la rue, demain matin cinq heures.
- Bon, alors je rentre chez moi.
- Entendu. Je t’y attends.

Diane pensa qu’elle n’avait pas mangé et décida de s’offrir un copieux repas. Après quoi, elle réintégra son domicile rue Victoria.

V

– Maudit torrieu de bâtard d'enfant de chienne !

– Pourquoi qu'on se donne pas ? À présent, il est bien certain qu'on pourra jamais sortir de la ville.

Mais René pensait différemment. Depuis qu'il était petit, il n'avait jamais pu s'avouer vaincu. Il posa sur son frère des yeux menaçants :

– T'as vu ce qu'elle dit ta mère ? Reviens Jean ! Reviens Jean ! Pas un mot pour moi ! Si tu penses que je vais « swingner » tout seul au bout de la corde, tu te trompes ! On va se sauver ensemble ou bien on va se faire prendre ensemble.

Mais déjà pour les deux fugitifs, les positions n'étaient plus les mêmes. Le journal écrivait en toutes lettres qu'il prendrait la défense de Jean

Glady, victime de son frère, et qu'il ferait tout en son possible pour que la peine capitale lui soit épargnée s'il se rendait.

Un moment, René pensa de fuir seul. Cela comportait des avantages. D'abord, il garderait pour lui tout l'argent volé au débit de tabac. Ensuite, un homme a plus de chance de se dissimuler que deux.

Mais il pensa au sale coup que Jean lui avait fait devant la banque. Le petit écœurant ! S'il avait joué son rôle cet après-midi-là, ils seraient loin à présent. Il n'aurait pas eu à voler la tabaconiste. Ils auraient pu sortir de la ville tout de suite, avant que le journal paraisse.

Non, s'il se faisait prendre, il verrait à ce que Jean paye. Et comme la justice était, semblait du moins, disposer à lui faire jouir d'un traitement de faveur, il allait lui, s'arranger à ce qu'il avale sa part du châtimeut.

Et pour la première fois, l'idée lui entra dans la tête qu'il pourrait tuer Jean.

Ils avaient loué une chambre dans un hôtel

minable de la rue Craig à l'ouest de la rue Bleury.

La concierge n'avait-guère porté attention à eux, habituée à héberger des errants de toutes sortes. Mais que dirait-elle en voyant le journal ?

– Y a une chose de certaine : il faut qu'on sorte d'ici à présent.

– Pour aller où ? objecta Jean. Dans un autre hôtel ? Ce sera la même chose ! Un autre hôtel, puis encore un autre ! Jusqu'à ce qu'on ait plus d'argent. Ensuite un autre vol, puis un autre, puis un autre.

– Pendant ce temps-là, on vit.

– T'appelles ça vivre, toi.

– Qu'est-ce que tu veux faire de mieux ?

– Je veux me donner.

– Ouais ! Je sais bien pourquoi à présent !

– On me donnera une chance !... Et puis écoute, je n'ai jamais volé, moi !

– Ouais !

– C'est toi qui as eu l'idée de voler le restaurant ! Pas moi !

– T’es venu ! Je t’ai pas cassé le bras pour me faire suivre !

– Tu penses pas que tu aurais une meilleure chance de te sauver tout seul !

En entendant cette phrase, René bondit sur ses pieds et se jeta sur son frère qu’il attrapa à la gorge.

– Pauvre idiot, d’imbécile ! Tu penses bien que c’est vrai ce qu’ils écrivent dans le journal, hein ?

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Qu’il vont te donner une chance, si tu te rends !

– Oui.

– Espèce de cave ! Veux-tu que je te dise ce qu’ils ont derrière le crâne ? On dirait que tu viens de faire ta première communion. Donne-toi ! La première question qu’ils vont te poser sera la suivante : « Où est ton frère ? »

– Je ne leur dirai pas.

– Alors tu auras pas de traitement de faveur.

Vends ton frère, qu'ils te diront et on t'aide. Refuse de coopérer et tu seras aussi coupable que lui.

– Non...

– Alors qu'est-ce que tu penses que tu ferais ? Tu me vendrais ! En gros peureux que t'es ! On finirait par me poigner !

– Non...

– Alors remarque bien ceci : si jamais on me prend, je dirai que c'est toi qui as frappé la vieille Trudeau.

– Quoi ?

– Y a pas de témoins, pas vrai ?

– René ! Tu peux pas...

– Je dirai que c'est moi qui ai voulu faire le coup mais que c'est toi qui as tué la vieille. Parce que t'es un nerveux et parce que t'as perdu la tête ! Je dirai les autres vols que j'ai fais et je dirai que tu étais avec moi !

– Tu peux pas faire ça ! Non, tu peux pas faire ça !

– Qu'est-ce qui m'en empêcherait ? beugla René. Parce que t'es mon frère. Un frère c'est un cochon : tout le monde le sait.

Il se calma aussi soudainement qu'il avait éclaté dans une colère folle, quelques minutes plus tôt. Il marcha jusqu'à une table, attrapa une bouteille de bière qu'il se jeta dans la gorge en fermant à demi les yeux.

Jean, le visage luisant de sueurs, tirailé par un malaise dans le ventre, regardait son grand frère avec des yeux épouvantés.

– Il faut que je le tue, se dit-il. Il faut que je le tue si je veux me sauver. Je dirai qu'il a voulu me faire la même chose pour pouvoir fuir seul. J'irai me donner à la police.

Le revolver arraché à la tabaconiste reposait bien en évidence sur la table devant la fenêtre.

René s'essuya la bouche et se laissa tomber dans un fauteuil de cuir crevé.

– Tous les deux ou bien pas du tout ! grommela-t-il en levant de nouveau la bouteille vers son visage.

– C’est le temps comme jamais !

Jean se leva et se précipita vers la table. Il avait le revolver dans la main droite lorsque la bouteille lancée par son frère l’atteignit à la tempe. La douleur qu’il ressentit était faible et heureusement le choc ne le priva d’aucun réflexe. Il se retourna. Son frère n’était plus dans la chaise. Il le chercha un moment, de l’œil et se sentit tout à coup soulevé et projeté dans l’espace. Il atterrit contre le mur en donnant de la tête sur le radiateur. Cette fois, il avait été bien sonné.

– Faut que je lâche le revolver, se dit-il intérieurement.

Le mur dansait devant ses yeux et il aurait dit qu’il allait s’abattre sur lui pour l’aplatir comme une crêpe.

Sa bouche s’emplit de sang. René venait de le marteler d’un coup de talon.

Alors il ouvrit les yeux... juste pour le voir plonger sur lui.

Il tira.

René se redressa comme s’il venait de recevoir

une secousse électrique, battît l'air de ses bras, tournoya un moment, puis tomba sur lui. Il voulut repousser son frère. Il n'avait plus de force dans les bras. Une grande peur l'envahit et il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, son frère le regardait avec des yeux narquois. Il était de nouveau assis dans le fauteuil en lambeaux et le revolver était dans sa main à lui à présent.

– Manqué, dit-il simplement lorsqu'il vit son frère ouvrir les yeux, Sais-tu que t'es mieux que je pensais ? Tu m'aurais tué ! J'en suis sûr !

– Oui, je t'aurais tué, grinça Jean sans bouger.

– Et tu m'as manqué.,

Jean vit que s'il n'avait pas tué René, il l'avait sérieusement blessé. Il y avait une large flaque de sang séchée du côté droit, à la hauteur du rein. Il se mit à trembler de peur car il ne faisait plus de doute à présent que René allait l'abattre.

Comme s'il devinait la pensée de son frère, celui-ci éjecta :

– Tu peux faire ta prière, mon garçon ! T'es un

homme mort !

Il fallait trouver quelque chose et vite. Si seulement, il pouvait faire différer son assassinat d'une heure ou deux, il était sauvé. Jean ne pourrait probablement pas tenir le coup jusque-là. Et puis, il peut se passer tant de choses en deux heures.

– La concierge, murmura-t-il, la concierge. Elle a probablement entendu le coup de feu. Il ne faut pas rester ici.

René qui n'avait pas du tout pensé à la concierge blêmit.

– T'as raison.

Il regarda son frère. L'abattre sur le champ ? Fallait pas risquer. Peut-être qu'après il ne pourrait plus sortir de la chambre.

– Debout ! Lève-toi espèce de chien ! Tu vas m'aider à sortir d'ici.

Jean se mit sur ses jambes et s'approcha du fauteuil. Plonger sur son frère, lui arracher le revolver car il devait être faible, tirer...

La police croirait-elle son histoire à présent ?

René avait déjà une balle dans le corps. Pourquoi lui en tirer une seconde ? Non, il fallait qu'il reste avec lui jusqu'à ce qu'il meure.

René lui fouillait les côtes avec la pointe de l'arme.

– Si tu veux mourir, tout de suite c'est à ton goût, dit-il. Un seul pas de travers et je te flambe la cervelle.

– Crains pas, René. Il faut que je me sauve avec toi à présent. Il n'y a plus moyen de faire autrement.

– V'la que tu deviens raisonnable. Grouille, aide-moi à enfiler mon manteau.

Faire tout ce que lui demandait René. Jusqu'au bout. Jusqu'à ce qu'il soit mort. Ensuite se donner.

– Appuie-toi sur moi.

– Comme deux frères qui s'aiment, ironisa René en plantant le canon de son revolver dans les reins de Jean.

VI

– Pas d’erreur possible. C’est lui ! Je cracherais dans le feu.

La tabaconiste avait donné un petit coup de poing sur le bureau de Michel Dupuis.

– Il était seul ? demanda Diane qui se tenait à ses côtés et qui, comme elle, gardait ses yeux rivés sur le journal.

– Non, l’autre y était avec. Il guettait dehors. Il est entré après le client. Il l’a pris par le cou.

– Combien vous ont-ils volé ?

– Quarante piastres.

– Cette fois, je crois que nous devons prévenir le lieutenant Pascal, dit Diane en s’adressant à Michel.

– Je lui téléphone.

Pascal s’apprêtait justement à quitter son

bureau. Le journaliste le mit rapidement au courant de ce qu'il venait d'apprendre.

– Y a pas à dire, rétorqua joyeusement le policier, quand la police puis la presse travaillent ensemble, ça marche. Je te donne une adresse, tu viens me rejoindre ?

– T'as du nouveau ?

– Une maison de chambres dans la rue Craig. La concierge a reconnu les deux frères. Elle vient de téléphoner.

– Ils sont encore dans la maison ?

– Ils viennent de partir. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais la concierge dit avoir entendu un coup de feu. Folle de peur, elle est sortie pour téléphoner.

– Bon, alors on arrive.

– On ?

– Diane est avec moi.

– Entendu. Je gagerais ma chemise qu'on aura les deux gars avant la fin de la journée.

– Je le souhaite, dit Michel en accrochant.

Il mit Diane rapidement au courant de ce que Pascal venait de lui apprendre.

– Vous pouvez retourner chez vous, madame, dit Diane à la tabaconiste. Je suppose qu'on ira vous voir pour une déposition officielle. Mais je crois bien que ça ne va pas tarder.

– On les a arrêtés ?

– Presque.

Ils sortirent dans la rue. Il était sept heures et il faisait noir comme en pleine nuit. Les réverbères dispensaient une lumière blafarde et anémique.

Diane qui avait récupéré sa petite Buick, s'installa au volant.

– Y a un revolver dans la boîte à gants, dit-elle à Michel lorsqu'il eut pris place à ses côtés.

– T'appelles ça un revolver.

L'arme était de petit calibre et minuscule.

– C'est pour une femme, pas pour un lutteur.

– Qu'est-ce que tu tues avec ça, des moineaux ?

– C'est bon aussi pour les journalistes.

– Tu n’es plus de saison pour descendre les journalistes. Allons, en avant marche !

Pascal était déjà sur les lieux lorsqu’ils arrivèrent à la maison de chambre de la rue Craig.

La concierge larmoyait.

– C’est épouvantable ! Un meurtre dans ma maison !

– Pas un meurtre, corrigea le lieutenant. Ça prendrait un cadavre.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Diane.

– Les deux frères se sont apparemment disputés. Ce que j’aimerais savoir c’est lequel a eu le dessus.

– À présent, ça ne devrait pas tarder, dit Diane. Maintenant qu’il y en a un de blessé.

– Je lance un appel à toutes les patrouilles. J’avertis tous les hôpitaux. Même si on arrive pas à me mettre la main dessus ce soir, où peuvent-ils aller avec quarante dollars ?

Puis Pascal revint vers la concierge :

– Vous ne les avez pas vus sortir ?

– Non. J’étais allée vous téléphoner.

– Mauvaise chance. À tout événement, nous retournons à la sûreté, pour diriger les recherches de là.

– On y va, dit Michel.

– Bien sûr, vous l’avez bien gagné.

– Pas moi, moi je reste, dit Diane.

Ils la regardèrent avec surprise.

– J’aime mieux me promener dans les alentours. Qui sait, je puis peut-être trouver leur trace.

– Intuition féminine ?

– Pourquoi pas, répondit-elle avec un sourire.

Ils quittèrent vivement la maison.

Diane, seule, sortit dans la rue. Il y avait une traînée de sang qui se dirigeait vers l’est.

La plaie du blessé s’était ouverte de nouveau apparemment. Non, il ne pourrait aller loin comme ça !

Elle marcha ainsi jusqu’à une intersection. De

l'autre côté de la rue, il n'y avait plus de sang.

Donc ils avaient pris un taxi.

Diane pénétra dans un restaurant, s'enferma dans une boîte téléphonique et téléphona au journal La Trompette.

– Téléphonnez à toutes les compagnies de taxi pour savoir si un chauffeur n'aurait pas pris à son bord deux hommes dont l'un serait blessé. Ensuite, vous me téléphonerez au numéro que je vous donne.

– Un café noir, demanda-t-elle à la waitress qui vint à sa rencontre lorsqu'elle se fut assise.

– L'attente fut longue, elle dura bien une heure. Enfin, Louise, la secrétaire de Michel téléphona.

– Allô ? Mademoiselle Diane ?

– Oui, Louise.

– Vous vous informiez tantôt pour un blessé qui aurait pris un taxi dans la rue Craig ?

– Oui. Vous avez quelque chose ?

– Deux hommes, dont un serait probablement

malade, ont monté dans un Métropole.

– Dans la rue Craig ?

– Oui.

– Il y a longtemps ?

– Oh ! Une heure...

– Et ils sont allés...

– Rue Craig toujours.

– Pas d'adresse ?

– Non. Rue Craig et De Bullion.

– Ah ! Bon, merci. J'y cours. Merci, Louise.

– Y a pas de quoi, mademoiselle Roy.

Diane revint sur ses pas, s'installa dans sa Buick et courut à l'intersection indiquée.

Elle faillit crier de joie lorsqu'elle découvrit de nouveau la trace de sang. La flaque se trouvait juste devant l'entrée d'un restaurant.

Le restaurateur, un petit homme, sans cheveux, d'origine italienne, se souvint que deux jeunes gens, répondant à la description fournie par Diane avait pénétré dans son établissement

quelque trente minutes plus tôt. L'un d'eux était très pâle. Il s'était rendu jusqu'à la salle de toilette en titubant.

– Venez avec moi, dit Diane.

Dans la chambre de bain, il y avait du sang partout.

– Vous ne savez pas quelle direction ils ont pris ?

– Mais non, mademoiselle.

Dans la rue, Diane ne put retrouver la trace du sang du blessé. Ce qui voulait dire que dans la chambre de bain du restaurant, le blessé avait dû s'éponger avec quelque chose.

Rue de Bullion...

– Pourquoi ?

– Multitude de maisons de chambres dont les concierges ne posent pas de question.

D'où elle était, Diane pouvait compter une dizaine d'écriteaux.

– Là-dedans quelque part, se dit-elle, mais où ?

Il lui faudrait peut-être deux heures complètes pour interroger dans toutes ces maisons.

Et qui sait, peut-être qu'alors qu'elle serait dans une, le blessé, retrouvant ses forces, faisant venir un médecin, sortirait et reprendrait sa course vers la liberté.

Elle pénétra de nouveau dans le restaurant, s'assit devant une tasse de café.

Elle pensa téléphoner à Michel.

Mais comme elle aurait aimé finir cette histoire toute seule !

Après un moment, elle téléphona au journal.

– Passez-moi Louise, demanda-t-elle. Louise ?

– Oui.

– Dites donc vous n'avez pas encore de nouvelle du journaliste qui guette la maison de Gisèle Séguin.

– Mais non mademoiselle. Pourquoi ?

– Oh ! pour rien. Merci.

Diane accrocha le téléphone puis composa le numéro de Charles Séguin.

- Gisèle, mais elle vient de sortir, dit son père.
- Quoi ! Vous l’avez laissé faire ?
- Mais oui... elle est allée acheter des cigarettes.
- Elle est sortie par en avant ?
- Non, par en arrière.
- Malheureux !

VII

Jean regardait mourir son frère. Maintenant, il ne le voulait plus. Il aurait aimé qu'il se donne. Même s'il tenait sa promesse de l'accuser d'avoir tué la vieille Trudeau.

– Pourquoi que tu veux pas que j'appelle la police... Ils te feraient soigner.

– Pour me pendre après !

– Mais comme tu es là, tu peux pas aller plus loin.

– Et la faute à qui ? À qui ? À part ça, je suis pas encore mort !

Si ce maudit sang, pouvait arrêter de couler, je te jure que je pourrais garder la balle dans le ventre pendant quinze ans. Si je meurs à présent, dis-toi bien que c'est pas la police qui m'a eu, mais toi, mon frère !

– Je t'ai dit que tu aurais jamais dû me mêler à

tes histoires.

– J’aurais dû t’écouter. Mais crains pas mon frère, t’es pas encore sorti du trou.

– Qu’est-ce que tu veux faire de plus à présent ? Je suis dans le sac, comme toi.

– Pas tout à fait. Vois-tu, si je crève avant que la police arrive, tu cours une bonne chance de pas être pendu, parce que, hein, tu vas tout de suite aller te donner. Si ça pouvait arrêter de saigner !

– Ça fait mal ?

– Ah non ! Joue pas au frère apitoyé. Ça fait pas mal. Une balle ça me fait pas mal à moi. Donc je disais que si je meurs, il faut que tu meures toi aussi,

Jean ne sourcilla pas car il s’attendait bien à ce que son frère le tua. Il n’en avait pas envie mais il était tellement las que plus rien ne lui importait.

– Passe de l’autre côté du lit.

– Pourquoi faire ?

– Fais ce que je te dis ou bien je te descends tout de suite.

Jean obéit.

– Où vas-tu ? lui demanda-t-il en le voyant se lever.

– Écoute bien et tu vas voir.

René se traîna jusqu’au téléphone dans le corridor. Il demanda à l’information de lui donner le numéro de Charles Séguin.

– Mademoiselle Gisèle, s’il vous plaît ? Allô ? mademoiselle Séguin... Écoutez-moi bien. Je ne vous parlerai pas longtemps. C’est René qui parle. Jean est blessé. Il n’en a pas pour longtemps. Si vous voulez le voir... Oui, venez à l’adresse que je vous donne.

Jean se précipitait hors de la chambre lorsque son frère accrocha.

– Rentre, sinon je te descends tout de suite. Alors... tu penses que je t’aurais tué tout bêtement comme ça. Je suis fini, moi, pourquoi que je me paierais pas un dernier luxe ? Ta petite putain d’amie va venir ici et je vais la tuer. Ensuite ce sera ton tour.

– T’es fou René, t’es fou !

– Y a rien qu’une chose qui peut la sauver.

– Quoi ?

– Que je meure avant qu’elle arrive. Alors prie bien fort pour qu’elle ne trouve pas de taxi. Mais crains rien, si je me sens devenir trop faible. Je vais te descendre tout de suite. Faut pas trop risquer, hein ? Tu sais... quand on court deux lièvres... Assieds-toi.

Jean Gladu obéit. Gisèle allait-elle informer la police ? Non. Il en était sûr. Elle n’y penserait pas. Elle sauterait sur son manteau et courrait pour venir le voir.

– Pourvu qu’elle ne trouve pas de taxi, se dit-elle en reprenant la phrase de son frère.

Mais celui-ci s’était mis à tousser. Du sang coulait de sa bouche. Il gardait les yeux ouverts. Guettait.

– T’es bien pris mon beau petit Jean, hein, dit-il après que la quinte de toux eut passé.

– Tout ça, par ta faute.

– Tu fais un beau martyr.

- Je voulais pas aller faire le vol avec toi.
- Tu ne demandais que ça.
- Dans le fond, je ne voulais pas. Je sais bien que je t’ai toujours admiré. Mais c’est de ta faute. Tu venais toujours me raconter des coups.
- Ah ! Dire que si on avait pu faire le vol devant la banque, on serait probablement à New-York à l’heure qu’il est avec chacun une fille bien belle et bien chaude dans notre lit. Tandis qu’au lieu de ça...
- Je suis pas un vrai voleur.
- Tu m’le dis.
- Pourquoi que tu me tues pas et que tu laisses pas Gisèle tranquille.
- La vengeance est douce au cœur d’un Indien.
- Je te le jure, René, lorsque j’entendrai le pas de Gisèle dans l’escalier, je vais sauter sur toi.
- Alors je te tuerai.
- Et Gisèle prendra la fuite.
- Espèce de petit cochon ! Si tu penses que tu

vas m'avoir avec ça !

– Tu sais bien que je vais le faire.

– T'es bien que trop lâche.

– Tu sais bien que non.

Hors de lui, René voulut cracher sur son frère mais il ne réussit qu'à baver le sang.

Jean en profita pour se ruer sur lui mais il se jeta en bas du lit.

– Encore manqué, gamin.

Et il visa lentement, plaçant le canon à la hauteur du front de son frère.

*

Diane après qu'elle eut accroché, téléphonait sur-le-champ au lieutenant Yvan Pascal.

– Yvan ! Yvan ! Prends une dizaine d'hommes et viens me rejoindre tout de suite, angle De Bullion et Craig.

– Pourquoi, tu as quelque chose ?

– Vite, vite, c’est une question de vie ou de mort.

Pascal s’amena donc avec un contingent de policiers. Michel qui l’accompagnait demanda à Diane :

– Qu’est-ce qui se passe ?

L’aventurière le mit rapidement au courant de la situation.

– Alors il faut dissimuler les hommes, pour ne pas l’effrayer, n’est-ce pas ? J’ai son signalement. Il faut absolument que nous ne la laissions pas passer. Je suis sûr que Jean lui a téléphoné et qu’elle va le rejoindre.

Pascal donna rapidement l’ordre. Ses hommes se dissimulèrent qui, dans des entrées de cour, qui sous des escaliers.

Une vingtaine de minutes s’écoulèrent.

– Ça y est, la voilà, souffla Diane à Michel, qui avait réintégré sa Buick.

En effet, une jeune fille s’approchait. Elle semblait chercher quelque chose. Elle s’arrêta un moment, puis, vivement, retourna sur elle-même,

et prit ses jambes à son cou.

– Elle nous a vus, cria Diane.

Mais un agent quittait sa cachette et lui bloquait la route. Elle se jeta dans la rue pour être bientôt en face d'un autre policier. Elle revint sur ses pas et réalisant sa fuite inutile, s'immobilisa.

Diane qui s'était jetée hors de sa voiture, s'approcha d'elle.

– Craignez rien, mademoiselle Séguin. Nous ne vous voulons aucun mal.

– Vous, s'exclama la jeune fille avec un air plein de défi.

– Où alliez-vous ?

– Ça me regarde.

– Nous savons que Jean est blessé, qu'il est ici quelque part.

– Alors laissez-moi passer.

– Il vous a dit qu'il allait mourir ?

– C'est son frère qui m'a parlé.

– Dites-nous vite l'adresse... Si vous voulez le

voir avant qu'il soit trop tard.

–1201.

– Alors venez vite. Vous comprenez qu'il faut que nous prenions quelque précaution.

Mais Diane avait pris les devants.

Elle se précipitait vers la maison.

Quelle chambre ? Elle sortit la concierge de sa cuisine.

– Ils sont dans la chambre trois... Il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Tout ce que je vous demande, c'est de rester dans votre cuisine.

– Mais...

– La police, madame ! La police !

Et Diane se précipitait dans l'escalier. Les autres arrivaient. Ils la suivirent, évitant de faire le moins de bruit possible et cette lenteur permettait à Diane, plus légère de prendre de l'avance sur eux.

Elle arriva devant la chambre numéro trois.

Elle frappa légèrement de la main.

– Gisèle ? demanda une voix.

– Oui, souffla-t-elle.

– Bouge pas.

En même temps partit un coup de feu.

Diane se rua dans la chambre. Pour apercevoir un bras qui s’abattait sur une tête dans un lit ; un bras qui tenait une bouteille de bière vide.

Les policiers arrivaient.

Jean Gladu se retourna, aperçut Diane, Gisèle, voulut dire quelque chose, fit un pas et finalement s’écrasa sur le plancher devant la jeune Gisèle Séguin qui, horrifiée, se retourna pour cacher son visage dans la poitrine du lieutenant Yvan Pascal.

VIII

Jean Gladu avait tout simplement cru qu'il s'agissait de Gisèle Séguin lorsqu'il avait entendu le pas de Diane dans le couloir.

Il s'était donc précipité sur son frère tout en sachant qu'il tirerait mais en espérant que la détonation éloignerait son amie.

Après quoi, malgré la balle qu'il avait dans l'abdomen, il avait assommé son frère avec une bouteille de bière. Enfin, il croyait l'avoir assommé. Lorsque le lieutenant Pascal se pencha sur l'homme dans le lit ce fut pour dire :

– Il est mort.

Puis on s'était occupé du blessé. La balle, capricieuse, était entrée dans le corps à la hauteur du poumon mais avait dévié vers l'abdomen après avoir probablement touché une côte.

Une perforation du poumon étant de beaucoup

plus grave qu'une blessure au ventre.

On conduisit Gladu à l'hôpital Saint-Luc. Diane tint à l'accompagner. Yvan Pascal s'occupa du mort.

Le lendemain Jean était opéré et sauvé. Mais un policier venait monter la garde devant sa chambre.

– Ordre du lieutenant Pascal, expliqua-t-il à Diane.

– Ils vont l'intimer ?

– Je sais pas. On m'envoie ici, je viens ici. C'est pas à moi de poser des questions.

– Bon. Alors je vais en avoir le cœur net. Je vais téléphoner à Yvan.

Yvan n'était pas un mauvais type et Diane savait bien que si quelque chose allait mal pour Jean Gladu, il n'en était pas responsable.

– Yvan, lui dit-elle, lorsqu'elle l'eut au bout du fil, qu'est-ce qui se passe pour Jean Gladu ?

– Ah ! C'est toi Diane ? Comment est-il ?

– Il est sauvé. Pourquoi un policier devant sa

chambre ?

– Sauvé, hein ? Eh bien tant mieux.

– Le policier, Yvan ?

– Ah ! Mais il ne faut pas qu’il s’échappe.

– Coco ! Où veux-tu qu’il aille ?

– Mais nulle part. Quant à moi, je trouve bien que c’est inutile mais n’est-ce pas, la routine. Il faut qu’il soit surveillé jusqu’à sa sortie d’hôpital. D’ailleurs il faut qu’il comparaisse ?

– Pourquoi faire ?

– Pour meurtre !

– Yvan, tu m’avais juré pourtant, s’écria Diane hors d’elle-même.

– Mais qu’est-ce que tu veux que j’y fasse mon oiseau ? C’est pas moi le Chef de la Sûreté. Et puis, le Chef de la Sûreté, il ne fait que son devoir. D’accord, le journal La Trompette a promis l’immunité pour Jean s’il se donnait à la police. Mais le journal La Trompette, ce n’est pas la police, n’est-ce pas ? Et c’est pas parce qu’il dit une chose que ça devient naturellement vrai.

- C’est René qui a tué la vieille femme.
- Prouve-le.
- Jean le dit.
- Heureusement que René est mort et ne peut par conséquent pas le contredire.
- Yvan, le journal va défendre Jean Gladu jusqu’au bout.
- Et je souhaiterais qu’il gagne la partie. Je le trouve sympathique le petit gars, à part évidemment qu’il a participé au meurtre d’une pauvre femme.
- Nous dépenserons tout l’argent qu’il faudra.
- Et vous augmenterez votre tirage en rapport. Belle affaire !
- Je cours immédiatement chez mon oncle. Il a toutes les « connections » voulues. Tu vas voir ce que tu vas voir, mon beau Yvan Pascal !

Diane accrocha, folle de colère. Elle aurait dû penser que le journal s’était aventuré en promettant que Jean serait sauvé. Pourquoi le serait-il du point de vue de la justice... Parce que

sa mère disait que c'est un bon garçon ? Parce qu'apparemment son frère l'avait entraîné. La cour ne peut vraiment pas prendre en considération des contingences de cette nature.

*

Ben Laurie ouvrit les bras en voyant arriver Diane. Il l'affectionnait cette chère nièce dont il s'était juré être le protecteur inébranlable et qui lui faisait vivre une vie pleine de rebondissements.

– Mon oncle, j'ai besoin de vous, dit-elle.

– Ça ma chère, je l'avais bien deviné. Qu'est-ce que tu me veux ?

– Êtes-vous en relation avec le ministre de la Justice ?

– Plus ou moins, pourquoi ?

– Il faut que vous vous mettez en communication avec lui.

– Ah !

- Pour sauver le petit Jean Gladu.
- Celui qui a tué cette pauvre madame Trudeau ?
- Vous savez que je vous arracherais les yeux avec plaisir.
- Mais il l’a tué, non ?
- C’est son frère.
- Tu sais, du point de vue de la loi, c’est tout comme.
- Il faut que le ministre crée un précédent, oblige le juge à la clémence.
- Il ne le fera jamais.
- Et pourquoi ?
- Parce que ce n’est pas dans ses attributions.
- Vous êtes sûr de ça ?
- Absolument. Il ne pourrait le faire mais s’il le voulait ardemment.
- Eh ! bien, nous allons nous en occuper nous autres au journal !
- Mais vous ne pourrez rien faire...

– C’est ce que tu crois, mon oncle, c’est ce que tu crois.

Folle de colère, Diane quitta Ben Laurie et rentra à son appartement rue Victoria.

Le concierge lui dit :

– Monsieur Rocky vous attend, Diane. Je l’ai fait entrer.

– Vous avez bien fait.

*

– Et qu’est-ce que tu vas faire de tout cet argent ?

– Je vais le mettre en banque, pour commencer. Ensuite je verrai...

Rocky semblait sorti de sa crise de désespoir. Il ajouta :

– Je vais faire de la lutte.

– C’est la meilleure solution.

– Y a pas mal d’argent à faire là-dedans. Qui

sait, peut-être que je pourrai devenir promoteur par la suite.

– Pourquoi pas ?

– Je vais me mettre sérieusement à l’entraînement dans quelques jours.

– J’espère que tu seras plus sage cette fois-ci ?

– Tu parles pour la bouteille ?

– Oui.

– T’inquiète pas. Dis donc, ne m’as-tu pas dit que tu avais fait de la lutte autrefois, Diane ?

– Eh ! oui.

– Ça ne te plairait pas de devenir mon entraîneuse.

– Magnifique ! Ça me donnerait une chance de me dérrouiller. Je n’ai pas fait de sport depuis une éternité.

– On se rencontre au gym ? Demain ?

– Splendide... Ça me permettra également de lever la soupape et de faire descendre la pression. Je me sens bouillonnante !

– Alors... mais c'est parfait comme ça.

Rocky quitta Diane avec un chèque de trente mille dollars qui étaient sa part des recettes gagnées en Europe.

– Pourvu qu'il jette pas cet argent par les fenêtres.

Rocky sortait alors que le téléphone sonnait :

– Allô ?

– Diane ?

– Qui veux-tu que ce soit, Idiot !

– Écoute, passe au journal sur-le-champ.

– Pourquoi faire ?

– Au sujet du petit Jean Gladu, nous allons tirer un numéro formidable.

– Je serai là dans vingt minutes.

Diane après qu'elle eut vu la copie que Michel destinait à la masse de lecteurs du journal La Trompette, déclara :

– Tu y vas trop fort Michel. Tu charges trop.

Le journal racontait toute la vie du garçon en

mettant évidemment l'accent sur le côté négatif. Père ivrogne, mère sans défense, mauvais entourage, frère puissant qui l'entraînait au mal, toute la sarabande !

Cela Diane l'approuvait.

Mais le reste de l'article était trop osé à son goût. Comment la Sûreté de Montréal entendait envoyer un enfant à la potence ? C'était agir avec trop de sévérité. Avant de juger les autres, on devrait se juger soi-même. Par exemple, il y a un agent de la Moralité qui a trois prostituées qui travaillent pour lui.

- C'est vrai ça au moins, Michel ?
- Garanti que c'est vrai. Nous allons étaler tous les vices de la Police de Montréal.
- Tu penses pas attirer des ennuis au journal ?
- Le tirage va augmenter.
- Il n'y a pas que le tirage qui compte.
- Pour un journaliste, oui.
- Je ne te comprends plus Michel. On peut aider, sauver Jean

Gladu sans aller si loin.

– Je donne une nouvelle position à Louise. C’est elle que je charge d’amasser la documentation, de préparer la filière contre la Sûreté. Nous allons tout chambarder.

– C’est la guerre comme ça ?

– Oui.

Diane regarda le journaliste avec inquiétude. Pensait-il uniquement à Jean Gladu ? Qu’est-ce que le lieutenant Pascal allait dire de la nouvelle attitude du journal ? Ben Laurie trouverait-il un ami assez puissant pour aider Jean Gladu. Le ciel se noircissait au-dessus de la tête de Diane. Elle sentait que l’orage qui s’approchait serait terrible. Mais elle releva la tête pour défier le danger.

Cet ouvrage est le 520^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.